

Du quartier à la rue, une respectabilité malmenée

Marion Pierre, Pierre Fournier, Sylvie Mazzella

► **To cite this version:**

Marion Pierre, Pierre Fournier, Sylvie Mazzella. Du quartier à la rue, une respectabilité malmenée. Pierre Fournier, Sylvie Mazzella. Marseille, entre ville et ports. Les destins de la rue de la République., La Découverte, pp.288-300, 2004. hal-01222094

HAL Id: hal-01222094

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01222094>

Submitted on 10 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du quartier à la rue, une respectabilité malmenée

Marion Pierre¹, avec Pierre Fournier et Sylvie Mazzella

Trouver un habitant ordinaire prêt à parler de la rue et des événements de sa vie qui peuvent ou qui ont pu donner lieu à des formes de mobilisation familiale dans cet espace, telle était la consigne donnée aux étudiants d'un atelier de recherche universitaire. Pour lever chez l'enquêté l'étonnement que suscite cette étrange demande du sociologue, l'entremise d'un tiers est souvent utile. Sinon on a toutes les chances de rester sur sa faim ou de tomber sur un de ces « professionnels » de la présentation de soi, toujours en représentation, avide d'auditoire à édifier, parlant par anecdotes prétendument emblématiques. Faute de pouvoir utiliser la recommandation de connaissances personnelles, Marion Pierre, alors étudiante en DEA, se résout à s'en remettre à ce qu'on peut considérer comme des témoins privilégiés du monde social et de ses acteurs au nom de leur activité de service : un commerçant et un médecin de la rue. Les contacts proposés par le premier n'ont pas de suite. En revanche, le médecin ne tarde pas à la renvoyer à une « vieille résidente bavarde qui connaît très bien la rue », sans expliciter la galerie de portraits dans laquelle il est allé la chercher ni quel élément du portrait-robot tracé par le sociologue l'a décidé pour suggérer la rencontre de cette personne. En tout cas, tout laisse penser qu'on est face à une « figure » de la rue de la République.

La première rencontre avec Anna¹, petite et forte, maquillée, aux cheveux teints en auburn, avec un fort caractère, confirme l'hypothèse : « Tout le monde me connaît », et « ma copine, ma belle-sœur, ma fille, ma nièce... on est tous rue de la République ». Ces propos confirment la crainte d'avoir affaire à une « experte » du discours sur la rue et sur soi, mais font aussi espérer une contribution forte sur la question des modalités d'articulation de la parenté à un territoire résidentiel. Comme souvent avec des porte-parole ou avec des acteurs sociaux en position de s'instituer comme tels, l'entretien est délicat à mener [Chamboredon *et al.*, 1994]

* Doctorante à l'EHESS Marseille en 2000-2001.

1. Les noms de personnes, certains lieux et certaines dates ont été modifiés pour protéger l'anonymat des enquêtés.

et certains sujets, jugés trop éloignés de l'objet annoncé de la conversation sur lequel s'est joué l'accord pour y participer, déclenchent un refus de répondre. Puis, peu à peu, entre les anecdotes – plus souvent tragiques qu'heureuses – d'une vie pleine, on s'aperçoit que l'emploi du temps quotidien d'Anna est bien vide. Les entretiens semblent en fait tomber à propos. Un jour, c'est même elle qui cherche à joindre Marion Pierre. Elle sollicite de plus en plus les rencontres : elle a encore « des choses à [lui] dire »... La demande a changé de camp. Comme si Anna n'était pas une personne si publique qu'on l'avait cru mais était attachée à le laisser penser, comme si la question de la respectabilité était cruciale pour son personnage social et lui paraissait devoir être sans cesse reconquise, devant le public des chercheurs comme de ses voisins de la rue de la République.

Les données ont été recueillies principalement par entretiens répétés, auprès d'Anna et d'un de ses frères, Mick. Sept entretiens enregistrés, d'une durée moyenne de deux à trois heures, ont été effectués au domicile de l'enquêtée. Ces données ont été complétées et contrôlées par différentes sources : des observations sur le domicile et sur les anciens lieux de travail d'Anna, deux albums de photographies de famille commentés avec elle, des articles de presse et un livre-témoignage publié sur Pascal, le plus jeune frère d'Anna.

LES TEMPS ET LES LIEUX DE LA MISÈRE

Anna est une fille de la Méditerranée. Elle est née à Alger en 1929, mais elle aurait pu tout aussi bien naître en Grèce ou à Marseille, comme ses frères et sœurs, en Égypte, en Tunisie ou en Italie, au gré des sites de plongée de son père scaphandrier, victime de la mer alors qu'elle n'a que deux ans.

Anna est une fille de la misère. Sa mère doit souvent se priver pour pouvoir nourrir les sept enfants qui fréquentent l'Assistance publique, les pensionnats et, pour deux d'entre eux, la prison. Enceinte à dix-sept ans, à peine mariée, Anna perd son mari, assassiné. Sans ressources, elle doit entretenir sa mère et une partie de la fratrie.

Anna est une femme de la rue de la République. C'est là, en effet, que son parcours professionnel se construit et connaît son apogée, avec le bar à hôtesse *Le Texas*, dont elle est, vingt-quatre ans durant, la propriétaire. C'est aussi dans cette rue que s'achève son parcours résidentiel, dans un immeuble à façade bourgeoise.

De l'enfance de sa mère, issue d'une famille grecque, Anna retient les difficultés financières et familiales : « Ma mère, elle a beaucoup voyagé. Peuchère, parce qu'ils étaient malheureux, ses parents. Sa mère, elle l'a envoyée travailler à onze ans. » Mariée à dix-huit ans, la mère d'Anna perd son premier enfant à la naissance, puis cinq autres naissent entre 1923 et 1930. Anna est la quatrième des cinq enfants de ce premier mariage. Les aînés Jean et Anne-Marie naissent sans doute en Crète en 1923 et 1926. Mickaël (dit Mick) et Anna naissent à Alger

en 1927 et 1929, et la cadette Colette en 1930 à Marseille. Arrivé depuis peu avec sa famille, le père meurt d'un accident de plongée en 1931 à l'âge de trente-huit ans. Veuve avec cinq enfants en bas âge, immigrée, pauvre, sans instruction, sans emploi et sans soutien, la mère cumule les handicaps sociaux. Outre une rente de son mari, elle bénéficie cependant d'aides financières des pouvoirs publics et d'un « logement pour les pauvres » dans l'ancien hospice de la Vieille-Charité, dans le quartier du Panier. Elle trouve des heures de ménages qui lui assurent un petit revenu. La personne qui l'emploie l'aide à s'insérer : « Madame F., elle lui a fait beaucoup de bien à ma mère, beaucoup, beaucoup. C'est elle qui lui faisait les papiers, ma mère savait pas parler français en plus. »

La mère rencontre rapidement un autre homme, lui aussi scaphandrier grec. Ils ont deux enfants : Henri qui naît en 1934 et Pascal un an plus tard. La famille vit ainsi à neuf dans des conditions très difficiles. Pour Anna, toute sa vie durant, cette fratrie, issue d'une même mère, constitue un bloc : « J'ai jamais dit "mon demi-frère", je ne veux même pas l'entendre. » Les enfants vont à l'école du quartier. Les enfants les moins « obéissants » sont écartés, momentanément ou durablement, du domicile familial. À partir de 1932, Mickaël est placé à l'Assistance publique, jusqu'à l'âge de douze ans, puis dans un monastère à la périphérie est de la ville, dont il s'évade avant d'être enfermé à la prison des Baumettes et placé en maison de correction jusqu'à vingt et un ans. Anna arrête d'étudier en 1943 à l'obtention de son certificat d'études. Elle est éloignée dix-huit mois de sa famille vers l'âge de quinze ans. Elle dit souvent : « À l'école, j'étais une ânesse... » « Ma véritable école, c'était les rues du Panier. » Un peu plus tard, elle interrompt son apprentissage de coiffeuse pour se lancer dans son premier emploi : serveuse dans une pizzeria du Panier.

Des événements précipitent alors la vie d'Anna et la rapprochent du destin social de sa mère. Un mois après son mariage en 1946, alors qu'elle est enceinte, son mari est assassiné. D'après la presse, il s'agit d'un règlement de comptes. Sa sœur aînée, Anne-Marie, mariée à un soldat américain, part aux États-Unis ; son autre sœur, Colette, ne tarde pas à la rejoindre. Le départ de sa mère et de sa famille à Tunis, en quête de travail, finit d'affecter sa situation financière et morale. Anna se retrouve seule à Marseille. Comme sa mère en 1931, Anna en 1947 est pauvre, veuve et seule avec un enfant. Elle habite à la Vieille-Charité dans un petit logement social jusqu'en 1949. Ne pouvant s'occuper de sa fille Louise, elle l'envoie en Corse dans sa belle-famille, jusqu'à l'âge de six ans.

RECONSTRUIRE UNE FAMILLE

De son enfance difficile et de son entrée ratée dans l'âge adulte, Anna retient une mission de vie : retisser les fils décousus de la grande famille, en soutenir les membres les plus fragiles, rassembler le clan sur son territoire. Un travail de force

qu'elle sait ne pouvoir accomplir qu'avec la conquête de son émancipation économique. Si ses deux sœurs rompent avec le passé en partant aux États-Unis, Anna se contraint tout au long de sa trajectoire de vie à dépasser la misère familiale sur les lieux mêmes où elle s'est exercée.

Dans cette situation de misère sociale, Anna se met en concubinage à partir de 1949 avec un navigateur corse de onze ans son aîné. Elle passe vingt-cinq ans de sa vie avec lui. Ce moment de reconstruction familiale marque aussi une amélioration de sa situation économique. Elle devient serveuse dans un « grand bar sur les quais de la Joliette », le *Good Night*, où elle travaille onze ans, toutes les nuits de 19 heures à 5 heures du matin. Le *Good Night* constitue le tremplin de son indépendance économique et de sa renommée. « Là, j'ai bien gagné ma vie [...]. Je connaissais tout le monde, enfin les marins qui venaient, j'étais un peu la chef. »

Après six ans passés à Tunis, la famille d'Anna rentre à Marseille en 1953, sans travail. Anna qui habite alors le Panier avec son mari dans un appartement rue du Refuge, loue un second appartement dans le même immeuble, au même étage, pour loger sa mère, son beau-père et ses trois frères Mickaël, Henri et Pascal.

« À Tunis, les pauvres, peuchère, ils vivaient comme des bohémiens. Je lui ai écrit qu'elle revienne. [...] L'appartement, c'est moi qui [le] lui ai pris. J'étais intelligente, moi : à l'époque, on ne trouvait pas des appartements comme ça. »

La famille élargie se trouve à nouveau réunie dans le quartier du Panier. Pendant que la mère garde sa petite-fille, revenue de Corse, Anna travaille de nuit au *Good Night*. Son mari partant souvent sur des navires au long cours, Anna passe rapidement de la misère esseulée à un rôle de soutien de famille. D'autant qu'en 1958, le deuxième mari de sa mère meurt.

L'année 1958 est aussi marquée par l'emprisonnement du frère Mick pour quinze ans. Le casier judiciaire de Mick n'est pas vierge. Après des petits vols, Mick s'est lancé dans le « grand banditisme ». Ses frasques se soldent par son arrestation lors du braquage d'une banque. Surpris en train de cambrioler et arrêtés après avoir fait feu sur les gendarmes, Mick et trois autres complices font la une du *Provençal* qui les range dans un réseau local du banditisme professionnel². C'est dans cet article de presse que l'on apprend la possible implication du demi-frère de Mick, Henri, dans une affaire de braquage d'une poste du pays d'Aix. La condamnation judiciaire de Mick retombe sur Anna, elle devient la « sœur du bagnard ». Elle en pâtira professionnellement quelques années plus tard.

2. « Le malfaiteur abattu est A.B., né en 1929 à Marseille où il habite le Panier. Plusieurs fois condamné pour tentatives de meurtres et vols. [...] D'autre part, N.E. a été retrouvé évanoui auprès du cadavre de A.B., syncope provoquée par la peur. Il est un redoutable malfaiteur condamné à plusieurs reprises. Enfin Mick, qui a tenté de se suicider, est un repris de justice. Parmi les malfaiteurs en fuite, figure le chef de bande N.T. né en 1927 à Marseille, domicilié au Panier, et dont le nom se trouve également mêlé aux plus importantes actions de ces dernières années entreprises à Marseille. »

En 1961, à trente-deux ans, Anna quitte le *Good Night* pour être embauchée dans le cabaret le *Texas*, rue de la République. Elle y reste trente-cinq ans, onze ans comme hôtesse et vingt-quatre comme patronne. Parallèlement, l'argent gagné au *Good Night* puis au *Texas*, celui de son mari et un emprunt à sa sœur permettent à Anna d'acheter le bar *Thira*, situé en face de la Vieille-Charité. Anna travaille au *Thira* l'après-midi et au *Texas* la nuit. Les deux bars sont très différents. Le *Thira* est un bar de quartier, avec un billard au centre de la pièce, ouvert le jour (de 8 heures du matin à 10 heures du soir). Les clients sont des habitués habitant le Panier. Situé au bout de la rue de la République, à proximité de la place de la Joliette, le *Texas*, lui, est un bar à hôtesse. Il n'ouvre que la nuit. Les hôtesse sont payées à la consommation, c'est-à-dire qu'elles ont une commission à chaque verre commandé par les clients. La clientèle est essentiellement internationale, formée de marins. Sur les photographies personnelles d'Anna, les hôtesse sont en jupe, très maquillées, les cheveux lâchés. Les hommes sont en costume ou en uniforme. Derrière le grand comptoir est accroché un large miroir avec des symboles maritimes. Sur la grande porte d'entrée en bois sont sculptées des défenses d'éléphant et une décoration coloniale. Au plafond, des ampoules rouges, et, au-dessus de la piste de danse, une grande lampe de boîte de nuit.

Entre ces deux bars, c'est la fortune d'Anna qui s'exprime à plein. Un sacerdoce qui s'exerce toujours dans la convivialité, s'épuise dans le travail et l'éprouve quelquefois dans le danger :

« C'est bizarre hein, quand je sentais quelque chose, je disais : "Lui, il va nous embêter." Je le voyais de suite, mais j'étais diplomate, je savais comment le prendre. [...] J'ai eu des bons moments, mais j'ai eu des mauvais moments : vous savez, des nuits, tellement j'avais les nerfs, je rentrais, je pleurais, je pleurais de rage. Cinquante ans de nuit j'ai passé, moi... Quand vraiment je voyais que ça allait mal, je disais : "Messieurs je regrette, je suis obligée de fermer." Alors y en a un, un jour, qui me dit : "Et comment, Anna?" Je lui ai dit : "J'ai quelqu'un de malade, il faut que j'aille à l'hôpital. Alors, je pars. Je ne peux pas laisser le personnel seul, tu comprends". Alors je regardais : j'allais par-derrière, j'attendais un petit moment, je voyais qu'il était parti, et alors je [re]levais le rideau... Parce que des fois, vous savez, vous avez des types, la nuit, c'est des fadas... Le type bien tranquille qui a sa femme à la maison, il vient pas là boire un coup et faire la fête... »

Anna résume son parcours social par une anecdote qu'elle juge emblématique et qu'elle nomme : « Le revers de la médaille. » L'histoire débute au temps de la grande misère pour elle, en 1947³ :

3. Dans les entretiens, Anna ne fait jamais allusion aux conditions économiques et sociales liées à la guerre ou à l'après-guerre.

« Parce que, j'avais une amie – ma petite elle avait pas de lait, j'avais pas un sou –, alors je l'ai appelée et je lui ai dit : "T'as pas un sou parce que ma petite, elle a pas de biberon, tu peux pas, je sais pas..." Elle n'a pas voulu. Ça m'a marquée. Mais j'ai eu le revers de la médaille. Dieu m'a exaucée. Après, comme j'avais le bar *Thira*, alors automatiquement, cette femme qui m'avait refusé les sous du lait pour la petite, je la voyais. Elle me dit : "Anna, tu sais, j'ai pas payé le chauffe-eau. [...] L'huissier va venir me saisir et tout et tout." Et alors, elle me dit : "Tu peux pas me dépanner de 35 000 francs." Je lui dis : "35 000 francs, je les ai, je lui dis, mais pas pour toi. Tu te rappelles quand tu m'avais refusé un centime, pour le lait, pour ma petite?" Elle me dit : "Tu penses toujours à ça? – Toute ma vie", je lui dis. J'ai eu le revers de la médaille. »

AU BORD DU DISCRÉDIT

La réussite économique est loin de s'accompagner de la respectabilité sociale. Par son activité et par celle de son frère Mick, Anna se trouve impliquée dans les réseaux illégaux de la prostitution et du banditisme. L'arrestation de son frère Mick contribue à entacher son activité professionnelle en l'empêchant de développer une clientèle plus respectable dans le bar dont elle est propriétaire.

« C'est la plus grosse connerie de ma vie que j'ai fait quand j'ai pris le *Thira*. J'étais trop connue au Panier. On connaissait mes frères. Il vaut mieux connaître personne... »

Ce stigmate familial marque le parcours d'Anna comme l'impossibilité d'accéder à une respectabilité locale. Et ce d'autant plus qu'elle sera une seconde fois, en 1963, la « sœur du bagnard » avec la condamnation – à nouveau signalée dans la presse – de son frère Pascal à huit ans de prison pour vol et agression. Anna évoque peu la vie douloureuse de ce frère schizophrène mais elle a fait l'objet d'un livre dans l'introduction duquel on peut lire :

« Ma misère à moi, elle était propre. Mon père plongeait du matin au soir, prenait tous les risques qu'un honnête scaphandrier doit prendre. La trime, il ne connaissait que ça, le pauvre vieux ! Misère fière, misère résignée, fin de mois à plate couture et patate à gogo pour le boucler et parvenir au trente et un la tête haute. [...] Voilà le schéma de toute une famille qui marche dans l'intégrité la plus stricte, sous les sourcils froncés du père dont le regard suffit à dissuader quiconque du moindre écart. »

Dès le premier entretien, Anna dit : « J'ai trois qualités moi : je ne suis ni voleuse, ni menteuse, ni escroc. » Elle le redira souvent comme un leitmotiv, comme une évidence incertaine. Elle cherche constamment à effacer un soupçon sur son métier ou sur celui de ses employées... : « Y a pas de prostitution chez moi, non non non, absolument pas. Interdit. D'abord quand elles rentraient, qu'elles se présentaient, je leur disais : "Tention, ici pas de prostitution, vous êtes hôtesse,

vous buvez, je vous paie, mais pas de prostitution”... C’était des hôtesse. Elles avaient leur ristourne sur les verres, et elles avaient un fixe... Je suis très pudique. Il n’y a pas de chambres dans les cabarets. Après, les filles, elles font ce qu’elles veulent. » Elle explique que le « seul et unique moment » où la police vint dans son cabaret pour une accusation de proxénétisme, elle finit par gagner le procès mais dut fermer le *Texas* trois mois durant.

« Elle est venue la juge me voir. Elle me dit : “Mais vous savez que chez vous y a de la prostitution. – Y a de la prostitution à mon insu”, j’ai dit. [...] Trois mois de fermeture, j’ai eu. Mais après, j’ai interdit de sortir les filles. Houlala. Interdit, hein ? Je leur disais : “Attention, vous arrivez, vous partez pas. Quand je tire mon rideau, vous allez où vous voulez.” Au policier qui lui reproche d’être à l’image de son bar, elle répond avec aplomb : “Mon casier judiciaire est aussi blanc que votre chemise.” »

Elle est moins à l’aise pour se dédouaner du soupçon d’accointance avec le milieu. Et la gêne semble aller au-delà du respect dû à ses frères. « Ma mère disait qu’il n’y avait dans sa famille que des gens honnêtes. [...] J’ai jamais été en prison, moi : mais j’y suis allée pour voir les autres. » Ayant vécu à la lisière du banditisme, Anna en assume l’omerta et met en garde quand on aborde le sujet. « Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir. [...] Tenez-vous en dehors de tout ça. »

On risque un nom et c’est l’embargo...

« Non non non, stop. Ne me posez pas de question, je vous répondrai jamais. Pas d’interrogatoire chez moi, je vous dis ce que j’en pense. Ne me posez aucune question sur des gens, des noms, je ne vous répondrai jamais. Des machins comme ça, oui je vous réponds, autrement non, je peux pas. Moi, je parle de choses que je peux me permettre de vous parler, maintenant pas de nom. Moi, Marion, je veux pas faire d’interrogatoires, parce que alors, je saute d’un coup, hein ? Des rigolades, je vous les dis mais... »

Ce qu’elle livre tout de même, loin « des rigolades », c’est le chemin qu’elle emprunte quasi quotidiennement, pour faire face aux vices du monde. Anna est chrétienne orthodoxe et prie tous les matins : « Je voulais pas vous le dire, je m’arrête là en bas, rue de la République, y a l’église Saint-Cannat... Je vais seule, à 9 heures du matin, 9 heures et demie, je rentre, je fais ma prière, j’allume ma petite bougie [...]. Tous les matins, je fais ma prière au moins. Attention, je prie pour le monde entier, même pour les assassins... »

Le respect qu’Anna veut inspirer tient moins à l’exonération de ses mauvaises actions qu’à la valorisation des bonnes. « Vous savez, j’ai fait beaucoup de bien dans ma vie... Parce que quand vous donnez, ça va. C’est quand vous recevez que ça va pas. » La générosité chez Anna est une vertu cardinale, essentiellement liée au cadre des relations obligées de la solidarité familiale. Elle a beaucoup aidé sa mère, sa fille et ses frères. Aujourd’hui, la personne qui a besoin de l’aide d’Anna est son arrière-petit-fils, Kévin, un an et demi, dont le père est parti avant sa naissance.

Anna, en matriarche, héberge, aide, soutient moralement, entretient les contacts familiaux. En 1967 et 1968, Anna part en Grèce avec ses sœurs pour emmener leur mère voir sa famille. En 1972, elle rend visite à ses sœurs aux États-Unis. C'est aussi chez Anna que résident ses sœurs quand elles viennent séjourner en France.

« Ah moi, j'ai gagné ma vie copieusement. J'étais travailleuse, moi. Si j'avais pas autant travaillé, j'aurais pas pu faire ce que j'ai fait pour mes frères. J'ai élevé ma fille dans de bonnes conditions. Elle n'a jamais manqué de rien. »

LE REPLI SUR LA FAMILLE ET SUR LA RUE

Hormis les six premières années passées en Corse, la fille Louise suit le parcours résidentiel de sa mère. Aujourd'hui encore, elle habite rue de la République, non loin de sa mère. Mais la trajectoire professionnelle, bien que liée, est dissemblable. Louise est longtemps l'auxiliaire de sa mère. Sur plusieurs photographies, on la voit derrière le comptoir des deux bars. L'explication vient en deux temps, comme un aveu difficile :

« Non, non, non, elle a jamais travaillé ma fille. Y avait "maman Anna" ici, y avait pas besoin qu'elle travaille... Enfin, je l'aide... j'ai des égards, disons... Elle est divorcée de son mari. Elle a que le RMI, ma fille, peuchère. Et moi, je touche ma pension, moi. Je suis seule, moi, de toute façon. Vous savez, je dépense pas 8 000 francs par mois. Autrement, moi, je crève pas de faim : y a de tout, y a de quoi manger, hein ? [...] Elle est malade, ma fille. Elle est malade des nerfs. »

Anna a soutenu cinq générations : sa mère, sa fille, ses petits-enfants, aujourd'hui ses arrière-petits-enfants, sans oublier ses frères. Mickaël d'abord : « J'envoyais un mandat tous les mois, 6 000 francs anciens. J'ai jamais manqué. Et tous les avocats que j'ai payés, dites. Je ne me rappelle pas combien de millions. Et ça sert à rien quand vous avez fait quelque chose... »

Mais aussi Pascal, dont le cas est plus difficile encore :

« J'avais quelqu'un [un détenu] qui m'avait fait parvenir une lettre me disant que mon frère était dans un état lamentable. Et moi, j'ai écrit à Paris, et je l'ai fait transférer à la Santé. [...] Et déjà là, je me suis rendu compte que ça allait pas... »

Quand ils sortent de prison – respectivement en 1972 et 1973 –, Anna s'en occupe encore, leurs femmes les ayant quittés entre-temps. Mickaël va habiter chez sa mère, tandis que Pascal, gravement malade, ne peut vivre que sous le contrôle d'Anna :

« Oui, les schizophrènes, vous savez, ils ont une double personnalité... Il parlait tout seul dans la rue, il allait comme un clochard. J'allais dans tous les bars, je

connais tout Marseille, moi. Je disais : "Si mon frère Pascal vient, faites-le manger et je viens vous payer derrière, et s'il crie, laissez-le crier." C'est moi qui l'ai élevé, lui. Après ma mère, c'est moi. »

Le « revers de la médaille », la revanche sur la pauvreté, s'accomplit quand Anna devient, en 1972, propriétaire du cabaret *Le Texas*. Après y avoir travaillé onze ans comme hôtesse, Anna en devient la patronne et le reste de quarante-trois ans à soixante-sept ans. L'acquisition du *Texas* est l'aboutissement de sa carrière professionnelle : « C'était une affaire, le *Texas* ! » Anna est devenue un personnage public surnommé « Anna la Crétoise ». C'est pour elle la « bonne époque » de la rue de la République.

« Moi, j'ai connu des grands bateaux, qui faisaient l'Indochine... les grands courriers, j'ai connu ça, moi. On travaillait beaucoup avec les navigateurs, parce que y avait beaucoup de navigateurs qui venaient. Parce que, dans la rue de la République, y avait beaucoup de boîtes. Alors toutes les boîtes de la rue de la République travaillaient... Pensez, quand ils arrivaient à Marseille, tous ces marins-là allaient tous rue de la République ! »

C'est durant cette période que son second mari meurt, en 1974, après s'être occupé du *Thira* les deux dernières années de sa vie. « Du cœur, il est mort... Le bar, c'est pas bon pour lui, parce qu'il venait des gens, des amis à lui. Alors, un qui boit un coup, l'autre boit un coup. Alors ça fait qu'il buvait un peu. Pas qu'il se saoulait, mais il buvait quand même. Et il fumait... » Le *Thira* est racheté par la Ville de Marseille en 1976 et détruit pour l'aménagement d'une place.

Sept ans après la mort de son époux, Anna quitte le Panier pour habiter rue de la République. Elle loue un appartement spacieux dans un bel immeuble haussmannien. Ce déménagement est pour Anna le moment ultime de son parcours résidentiel : « Pourtant, j'ai aimé le Panier. Maintenant c'est plus le Panier d'avant. Ça a changé, oh ! Maintenant, c'est toute l'Afrique. Maintenant, c'est toute l'Algérie. Alors, oh ! »

En 1996, Anna décide de vendre le *Texas*⁴. Elle est alors âgée de soixante-sept ans, son cabaret n'est plus aussi rentable. Les « Arabes », selon elle, rendent la rue « dangereuse ». La date du déclin de la rue est imprécise, mais la chute patente : « Jusqu'en 1971, jusqu'à 1980, même 85, ça pouvait aller. C'était bien, très bien. Mais après, non, ça a chuté. Y avait plus personne... Mais maintenant, c'est tous les Arabes qui ont acheté. Y a plus que eux. Alors, y a certains Européens, vu les événements, qui ont peur. Y en a qui ont peur, hein. »

Anna passe ainsi sa retraite dans son appartement rue de la République. Elle semble se replier dans cette rue qui, selon elle, a perdu de son prestige. Elle vit modestement. Elle perçoit 2 100 francs par mois pour sa retraite et 1 200 francs d'allocations logement. « Ça fait 3 300, où je vais ? [...] Heureusement que j'ai pas que ma retraite, parce que autrement je crèverais de faim, je vous le dis. »

4. C'est aujourd'hui un bar-restaurant ouvert la journée.

Son train de vie modeste est visible au mobilier. Tout semble être mesuré. Dans son appartement soigné, peu de signes du passé. Les meubles, achetés rue de la République, ont été renouvelés à la mort du mari. Pas de portraits de famille ou de tableaux aux murs. Seul un hublot en cuivre sur une porte – peut-être le masque d'un scaphandre –, un manteau de fourrure, une combinaison noire dentelle, montrés au cours d'un entretien, rappellent l'époque du *Texas*.

Sa mère est morte en 1992, son frère Pascal en 1999. Ses sœurs vivent toujours aux États-Unis. Jean, le frère aîné, habite rue de la République mais, atteint d'une leucémie, il sort peu et a coupé les liens avec sa famille. De lui, elle dit peu de chose mais on comprend qu'il s'est mis depuis longtemps à l'écart de la responsabilité de la grande famille, contrairement à Anna. Propriétaire d'un bar de nuit dans le quartier de l'Opéra pendant vingt ans, Henri est aujourd'hui à la retraite et habite la région marseillaise avec ses enfants. Anna voit régulièrement sa fille Louise et, de temps en temps, ses petites-filles. L'une est sans emploi et l'autre travaille comme caissière, rue de la République, dans un magasin d'alimentation. Anna reçoit aussi quelques visites de son frère Mick qui habite vers la Joliette. Le tissu familial ténu passe cependant par la rue. En paroles du moins : « J'ai ma copine Angèle, ma belle-sœur Paulette que je vois, heu, ma nièce qui habite rue de la République, je vais la voir de temps en temps. On est tous dans la rue de la République... Ah, j'y vais pas toutes les... De temps en temps, on se voit quand on est dans la rue. On se voit que dans les coups durs, des enterrements, des choses comme ça. Alors on est tous groupés ensemble. »

En sait-on aujourd'hui un peu plus que ce médecin qui nous conseilla cette figure bavarde du quartier ?

« Mon Dieu ce que j'ai souffert moi, mais je vous dis qu'une parcelle de la vie, parce que si je vous dis MA vie, vous faites un volume là. Vous faites carrément un livre et il sera édité, moi je vous le dis. Parce que je vous sortirais des choses, seulement, je veux pas, je veux pas. »

Doit-on sourire de cet aveu après des dizaines d'heures d'entretiens volubiles, de misères avouées ? Derrière les rodomontades viriles de celui qu'on doit retenir pour l'empêcher de faire un malheur, il y a plus encore qu'une volonté de dissimulation des secrets de famille, il y a une vraie pudeur touchante qui impose la distance. « Je ne vous ai pas raconté un cheveu de ma vie. » Le respect tant souhaité, Anna la Crétoise le conquiert par sa réserve.

CONCLUSION

La vie d'Anna est bordée d'événements tragiques, pour la plupart liés à son milieu, pauvre et immigré : accident de travail à l'origine du décès précoce du père, prise en charge dès l'enfance par des institutions comme l'Assistance publique,

grossesse précoce et hors mariage, hébergement précaire de la famille, carrière délinquante de ses proches, assorties de leur emprisonnement, et même d'un assassinat pour son premier mari, maladie mentale de ses proches... Elle a aussi côtoyé la prostitution en exerçant comme hôtesse dans un bar dont elle devient ensuite patronne.

Ce cabaret de la rue de la République, le premier des deux établissements dont elle sera la patronne, lui permet aussi d'acquérir une visibilité, sinon une notabilité, auprès de la population de marins, marseillais et internationaux, qui fréquentent le port. Anna tient à distinguer ce type de cabarets, dont huit concurrents au moins sont situés à proximité du sien⁵, des « boîtes à matelots [du quartier] de l'Opéra » où les filles se prostituent. Sa carrière dans les bars à hôtesse, travaillant à la limite de la respectabilité et de la légalité, n'est pas sans rappeler celle des danseuses du dancing *Taxi-Dance Hall* des années 1930 à Chicago⁶ [Cressey, 1932]. S'installant dans une position de plus grande respectabilité en devenant propriétaire d'un second établissement, un bar du quartier du Panier, elle pâtit encore de la mauvaise réputation familiale liée à la carrière de délinquants de ses frères. Au fil du récit, on comprend qu'elle n'a eu de cesse de lutter contre le double stigmat social qui la rattrape sa vie durant, lié au milieu du crime et de la prostitution. L'émancipation économique d'Anna, en devenant patronne d'établissements, s'accomplit ainsi sans rompre avec son milieu social et local, selon une relation interactive entre l'individu et son environnement social bien décrite par Thomas et Znaniecki⁷. Elle lui permet cependant de passer d'une position d'assistée, et de misère économique et sociale, à une position d'assistante, de soutien de famille pour plusieurs générations des siens (de sa mère à sa petite-fille, en passant par ses frères et sa fille).

La question reste posée de savoir pourquoi Anna endosse cette obligation de solidarité familiale, qu'elle érige en principe de vie, selon une conception clanique de la famille, alors que le frère et la sœur aînés, par exemple, chacun à sa manière, ne l'assume pas. Quelle contrainte la pousse à rendre visite régulièrement à son jeune frère en prison, à le soutenir quand il en sort, malgré une grave maladie mentale qui le rend asocial ? Pourquoi a-t-elle plus ou moins sciemment circonscrit son espace de vie dans un cercle situé entre le Panier misérable de son enfance et la rue centrale de la République, alors que deux de ses sœurs ont fui leur milieu d'origine pour s'émanciper aux États-Unis ? La réponse ne peut être fournie dans le

5. Par exemple, parmi ceux que cite Anna, le *Black Horse* [Arborio, sur la prostitution, chapitre 7, dans ce volume] ou le *Miami* (photo 25), rue de la République, et le *Perroquet bleu* (photo 26), au carrefour avec le boulevard des Dames.

6. Tant pour la carrière et le profil social des hôtesse que pour la division du travail qui y règne, le *Texas* est proche de cette institution urbaine, nouvelle dans le Chicago des années 1930.

7. « Dans cette interaction continuelle entre l'individu et son environnement, on ne peut dire ni que l'individu est le produit de son milieu, ni qu'il produit son milieu ; ou plutôt, on peut dire les deux choses à la fois. Car l'individu ne peut en effet se développer que sous l'influence de son environnement, mais d'un autre côté, il modifie son environnement au cours de son développement en définissant des situations et en leur trouvant des solutions en rapport avec ses aspirations et ses tendances. » [Thomas et Znaniecki, 1998, p. 62.]

cadre de l'analyse d'entretiens qui ne peuvent qu'effleurer le mystère des années d'enfance. Années d'enfance qui construisent aussi le sentiment religieux, comme cause ou effet de la solidarité familiale obligée.

Anna sépare très distinctement le clan du reste du monde, les siens des autres. La lecture qu'elle fait de son parcours résidentiel, en termes de classement social, prend la forme de tensions, teintées clairement de racisme, dans la relation de voisinage envers les semblables différents : les Algériens et les Égyptiens ont succédé aux Gréco-Italiens, les snacks aux bars à hôtesse. Ici les mauvaises gens, là les bons, à défaut d'être honnêtes. On retrouve l'idée, développée dans la deuxième partie de ce volume, selon laquelle le classement socio-résidentiel des uns fait le déclassement des autres. Ultime ruse de l'histoire, elle quitte le Panier quand celui-ci fait l'objet d'une réhabilitation et d'un début d'embourgeoisement, et elle arrive dans la rue de la République quand celle-ci « s'éteint » : les marins n'y viennent plus, et le logeur attend un réaménagement du secteur pour revaloriser son patrimoine et en changer les occupants. Aujourd'hui, en fin de parcours, elle se sent déclassée dans la rue qui devait la promouvoir, isolée au sein même de son clan, repliée sur sa fille qui perpétue la lignée des filles-mères et ses petites-filles, derniers objets de son attention clanique.

Faut-il lire dans l'impossibilité de transmettre son bar à sa fille, « malade des nerfs », l'impossible promotion sociale, sans cesse rattrapée par les handicaps de son milieu social et de sa profession d'origine ? Certes l'obligation d'assistance entre ses membres est d'autant plus forte que les recours alternatifs font défaut. Elle incorpore ces normes familiales en les transformant en valeur qu'elle énonce comme des conduites de vie : « donner plus que recevoir » ; « ni voleuse, ni menteuse, ni escroc ». L'expression idéale de cette solidarité familiale qui, selon elle, gage sa réussite sociale, Anna l'a concentrée un temps, à l'apogée économique et moral de son parcours de vie, dans l'espace public de la rue de la République des années 1970. Le plus frappant dans l'histoire d'« Anna la Crétoise », c'est peut-être qu'elle puisse incarner aujourd'hui, aux yeux d'un médecin de quartier qui ne sait certainement que peu de chose d'elle et guère plus du quartier, l'âme de cette rue. Une rue de la Méditerranée et de la misère, de l'infortune et de la fortune, une vieille rue interlope et fière, toujours en quête de respectabilité.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAMBOREDON H., PAVIS P., SURDEZ M., WILLEMEZ L. (1994), « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 16, p. 114-132.
- CRESSEY P. G. (1969), *The Taxi-Dance Hall : A Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life*, Montclair, Patterson Smith (1^{re} éd. 1932), 300 p.
- THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 446 p.